

HARPAGON EN AFFAIRES

Un cultivateur de St X... entre dans un magasin et demande au marchand le prix de ses grosses aiguilles.

—Un centin la pièce, lui dit le marchand.

—Je vous donnerai un œuf pour une aiguille.

—Impossible, puisque les œufs ne valent que 10 centins la douzaine.

—Alors, j'irai ailleurs.

Le marchand qui veut retenir et contenter ses clients lui donne une aiguille pour l'œuf en question.

—Très bien, dit le fermier, mais quand je fais une affaire, j'aime bien qu'on suive la coutume ordinaire ; vous savez : le petit verre de rhum pardessus le marché.

Le marchand veut lui faire comprendre qu'après le cas actuel, ce n'est pas un achat, mais un simple échange et qu'il est lui-même perdant. Le fermier tient bon et finit par obtenir son verre de rhum.

—Quand je prends un verre de rhum, ajoute notre rustique, j'aime bien à mettre un œuf dedans ; et ce disant, il porte la main sur l'œuf qu'il venait d'échanger, le casse, le met dans le rhum et l'avale d'un trait.

—Ah ça, dit-il au marchand, vous me devez une autre aiguille !

—Hein ! Comment donc ?

—Parceque l'œuf avait deux jaunes.

L'histoire ne dit pas s'il obtint l'autre aiguille.

LE TONNERRE

(Pour le SAMEDI.)

Qu'il est terrible et grand, majestueux tonnerre,
Le formidable chant dont tu remplis les cieux !
Quand ta puissante voix ébranle l'atmosphère,
Et qu'elle fait trembler les plus audacieux !

Quoique rempli d'effroi, quand ton courroux sublime
S'épanche dans les airs en flots retentissants,
Du roc le plus altier j'escalade la cime
Afin d'entendre mieux tes solennels accents.

L'âme dans l'Éternel et le front dans l'orage,
En contemplant des flots la sombre et morne horreur,
Foudre, je crois alors, que ton noble langage
Est le puissant écho de la voix du Seigneur.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 17 Novembre 1890.

UNE MONTRE REMARQUABLE



Homme de police. (chargé de découvrir les vols commis chez un marchand de fer). Ah ! ma canaille ! Lâche moi tout de suite ce rouleau de toile. C'est toi qui es le voleur, hein ?

Le voleur. — En douceur, mon vieux. Tu ne vois pas que c'est mon ressort de montre ?

LES LAMENTATIONS DU VEAU MARIN

(TELLES QUE CONFIEES AU SAMEDI.)



Vous demandez pourquoi je pleure comme un veau.
Pourquoi mes cris pourraient défoncer un vaisseau,
Pourquoi j'aime à gémir comme un soufflet de forge,
Pourquoi je me débats comme un chat qu'on égorge,
Pourquoi, sous l'aiguillon d'un éternel chagrin
Mes pauvres yeux perdus vident leur cristallin,
Sans que la douce main d'une mère ou d'un proche
Ne vienne les sécher de leurs mouchoirs de poche,
Pourquoi mon désespoir empoisonne les jours
De mon oncle Four ?
Peut-être croirez-vous que j'ai de la colique
Ou que j'ai pris l'onglée au fonds du Pôle arctique ?
Que je suis attendri sur le sort de Franklin,
Qui n'a pu, paraît-il, retrouver son chemin ?
Ou parce que je suis cause de la misère
Que les États-Unis donnent à l'Angleterre ?
Est-ce le triste fait que l'échevin Stephens
Dans les joints d'un trottoir a perdu vingt-cinq cents ?
Ou que le mois dernier une affreuse panique
A fait dégringoler le stock du Pacifique ?
Non, rien de tout cela. Si je suis si nerveux
C'est que mes paletots deviennent trop coûteux :
C'est l'horreur d'être rien tant que je suis en vie,
Tandis qu'après ma mort je cause tant d'envie.
Et, vous dirai-je tout ? C'est l'humiliation
D'être parfois pris pour quelqu'un d'imitation.



LA DERNIERE MANIE

S'injecter des parfums sous la peau, au moyen de seringues hypodermiques.

Une revue médicale française annonce que certaines femmes, un peu trop mondaines, ont trouvé le moyen de s'adonner à un nouveau caprice. Elle s'injectent des parfums sous la peau, comme l'on faisait autrefois pour la morphine. C'est une esclave passionnée de la morphine, qui a mis la chose en vogue.

Non contente de répandre des parfums à profusion sur ses vêtements et dans les cheveux, elle se sentit follement et irrésistiblement prise de la passion de s'en injecter sous la peau et jusque dans le sang ! Il est, tout le monde l'admettra, tout à fait agréable et du meilleur ton, d'exhaler des parfums enivrants, mais chacun voudra avoir le sien propre, et que de luttes sourdes et petites guerres à l'horizon, lorsqu'une chère amie se permettra d'impicter sur le territoire de sa voisine ! Quel vaste champ pour nos petites jalousies le jour que cette manie sera tout à fait de mode !

* * *

Mais voici bien une autre affaire. De même que l'alcool une fois absorbé dans le sang change le tempéramment en nous rendant plus gais ou plus acariâtres, de même les parfums donnés en injections, produisent des résultats dynamiques ou statiques sur les organes sensuels aussi bien qu'intellectuels.

Une application de musc engendre, chez la femme, l'amabilité et l'amour du plaisir.

Les jeunes filles qui suivent un traitement d'essence de rose, deviennent effrontées, orgueilleuses, chicanières et avares.

Le géranium inspire des pensées de bravoure et d'ambition louable.

La violette vous porte à la piété et à la dévotion.

Le benjoin rend songeur, poète, et inconstant.

La menthe développe la finesse et les instincts de commerce.

La verveine inspire l'amour des beaux arts.

L'ambre réchauffe l'inspiration ; c'est le parfum de prédilection des bas-bleus.

Le patchouli donne des attaques de nerfs.

Le camphre donne des idées basses et brutales. Le cuir de Russie porte à l'indolence et à des idées malsaines.

L'opoponax prédispose à la folie ; mais le parfum le plus dangereux de tous est sans contredit l'Ylang-Ylang, car il donne le goût des vices les plus bas et de la dissipation.

UN MIRACLE REDOUBLE

Une bonne vieille demoiselle avait l'habitude d'aller chaque matin entendre la messe.

—Mon père, dit-elle un jour au prêtre, depuis plusieurs jours il se passe quelque chose d'extraordinaire quand j'assiste à la messe.

—Qu'est-ce que c'est mon enfant, qu'est ce que c'est.

—Chaque matin, je vois St Pierre m'apparaître.

—Etes-vous bien certaine de cela, mon enfant ?

—Oh ! oui mon père, bien certaine.

—Allons, voyons. Est-ce que vous mangez avant de venir à l'Eglise ?

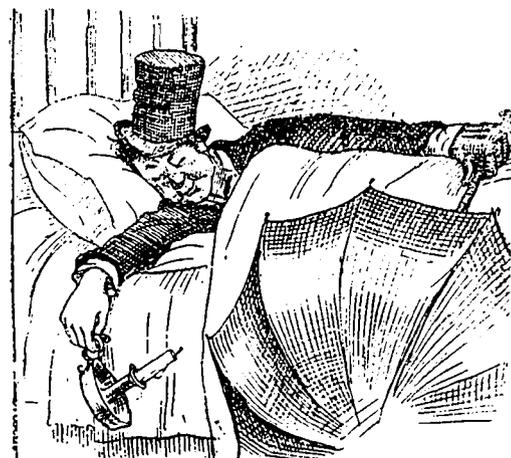
—Non, mon père.

—Vous ne prenez absolument rien ?

—Non, mon père, si ce n'est un petit verre de vin.

—Ah ! c'est bien, mon enfant, c'est bien. Eh ! bien alors, au lieu d'un verre, prenez-en deux et vous verrez St Pierre et St Paul.

UN BROUILLARD



—L'journal disait qu'il me pleurerait qu'une heure ! C'est effrayant comme ça dure longtemps un horage comme ça.